

1

Il a souvent fait ça ; rentrer tard sans prévenir. Oh, il ne buvait pas et ma mère avait confiance, il travaillait. Il travaillait depuis trente ans, sans vacances et souvent sans dimanches. Au début, c'était pour les raisons habituelles : un toit pour sa famille et du pain sur la table, puis après qu'Ali et moi avions quitté la maison, c'était pour ma mère et lui ; pour qu'ils puissent se les payer enfin, ces vacances ! En embauchant Amine pour les tâches lourdes au garage, il avait souri : non seulement il aidait un petit jeune qu'il connaissait depuis toujours, mais en plus il allait pouvoir emmener ma mère au cinéma, au restaurant, à la mer ; la gâter. Et la vie aurait moins le goût de fatigue.

J'avais des scrupules à partir en congés quand je le voyais trimmer comme ça. On nous le reproche assez, à nous les

enseignants, d'être constamment en vacances. Cet été, j'ai passé un mois et demi de *far-presque-niente* dans les Algarves, chez des amis. Je dis *presque* parce qu'il y a les cours à préparer d'autant que, cette année, j'ai des Terminales pour la première fois. Capucine m'avait rejoint les deux dernières semaines. Mon père a toujours trouvé extravagant que je passe mes vacances à l'étranger, mais j'en ai besoin pour affronter la rentrée et son troupeau d'ados qui se fichent de l'Histoire-Géo, comme du reste d'ailleurs. Cette violence étouffée de l'adolescence, je n'ai qu'à fermer les yeux pour me la rappeler : les angoisses, les humiliations, les coups de cœur, de gueule. Les maux de ventre. De toutes ces peurs, celle qui m'a traqué jusqu'à l'agrég et me traque encore parfois, c'est la crainte de décevoir.

Au retour du Portugal, il y a trois jours, j'appréhendais un peu la reprise. Capucine m'a rassuré. *Prof au lycée à vingt-neuf ans, c'est flatteur, tu comprends ? Tu es brillant. Tu as toute la vie devant toi !* J'ai souri et elle a annoncé qu'on se séparait. Elle a dit « *on* », comme quand elle lançait *et si on allait au cinéma, ce soir ?* ou bien *on devrait se faire un petit week-end à Barcelone* ou encore *on n'est pas allé au resto depuis des semaines*. Puis le sempiternel *on n'est pas fait l'un pour l'autre, tu comprends ?* a guillotiné tout espoir, alors j'ai répondu d'accord. Pas parce que j'avais envie de rompre, mais parce que ses « *on* » sonnaient comme des « *je* » et qu'elle avait déjà pris sa décision.

Pendant quatre ans, elle m'a seriné que je devrais faire davantage de sport, que je ne lève pas suffisamment les yeux

de mes bouquins, que j'ai trop d'opinions sur tout et à présent elle m'assène que je suis brillant mais qu'elle sera plus heureuse avec un autre, sans doute médiocre. Ça elle ne l'a pas dit, mais ça m'a fait du bien de le penser. Elle a rencontré quelqu'un, c'est très récent, ça date du début de l'été. Elle est déjà très amoureuse. Il est de Rennes. Elle m'a donné tous les détails, comme à une vieille copine. Un banquier breton qui jongle avec des millions entre Londres et Singapour. Médiocre, comme je disais! *C'est la vie, tu comprends?* a-t-elle répété avec un air d'évidence. Pourquoi est-elle venue avec moi au Portugal alors? Elle ne voulait pas gâcher les billets d'avion. Et puis elle voulait voir si elle pouvait sauver notre couple. Ce coup-ci elle n'a pas dit « on ». Je me suis dit que son banquier lui avait proposé des vacances en Bretagne et qu'elle était venue au Portugal parce que la météo y est moins risquée que dans le Finistère. J'ai souri et elle a pris la mouche. C'est exactement ça qu'elle n'arrive plus à supporter, mes sourires. Elle n'en peut plus de ce bonheur fataliste qui me rend béat. Ça fait quatre ans que je souris sans m'apercevoir qu'elle est malheureuse. *Oui, malheureuse!* Quatre ans que nous nous enfonçons dans cette routine qui la ronge. Il n'y a que moi qui ne m'en rends pas compte, tout le monde le lui a dit. En effet, je ne m'étais pas rendu compte qu'elle me trompait. Depuis combien de temps? Depuis trois? Quatre mois? *Qu'est-ce que ça peut faire? J'ai besoin de changement, tu comprends? Du changement!* Et elle est partie.

Mon père nous a toujours dit, à Ali, Foued et moi, de nous méfier des femmes aux noms de fleurs, *elles ont souvent davantage d'épines que de parfum.* Il avait connu une Rose

à Casablanca dans sa jeunesse. Il n'en parlait jamais. Le lendemain de ma première déception amoureuse, je lui avais demandé si les chagrins que nous laissent les filles s'estompent avec le temps. Il m'avait simplement répondu *il y a des piqûres qui font souffrir toute la vie. Et même après.*

Il avait désapprouvé mon choix pour les vacances d'été. *C'est cher le Portugal*, avait-il murmuré en dodelinant de la tête; *mon fils, tu dois apprendre à faire des économies si tu veux des enfants.* Lui, qui a passé sa vie à traquer le moindre sou, ne comprenait pas que notre génération n'épargne pas l'essentiel de son salaire. J'avais beau lui dire que je n'avais aucune envie de fonder une famille, il s'en débarrassait dans un haussement d'épaules. *Si ta mère et moi on aurait le luxe de prendre des vacances, on choisira toujours le Maroc, et toi et tes frères aussi, tu devrais. Tu es français, c'est vrai, mais tu es aussi marocain, mon fils.*

Il avait raison. J'aurais sans doute mieux fait d'aller à Agadir ou Essaouira. Même à Casa, voir la famille. Capucine n'aurait pas pris le risque d'aller en pays musulman, *pas en ce moment, tu comprends ?* Elle aurait passé ses vacances à se geler les os sur la plage de Perros-Guirec avec son amant et c'est moi qui rirais à présent.

Ça l'attristait que mes frères et moi soyons dénués de toute fibre patriotique, envers le Maroc comme envers la France d'ailleurs; paradoxe d'une intégration réussie sans doute. Nous sommes français, nés ici et peu de Français ont l'âme patriote de nos jours. Ou ils le cachent pour ne pas se faire traiter de fascistes. *Tu ne peux pas dire ça si tu es de Gauche,*

tu comprends ? répétait Capucine quand je parlais ainsi. Et les Communistes Résistants, ils n'étaient pas patriotes quand la Milice les fusillait? *Ça n'a rien à voir, on n'est plus de Gauche de la même manière aujourd'hui. C'est pourtant pas difficile à comprendre.*

Le Maroc, c'est un pays dont j'ai hérité un nom que je passe ma vie à épeler depuis l'école — *pourquoi Ali a-t-il eu le nom facile, lui ?* — et un bronzage permanent qui supporte mal l'hiver à Paris, surtout quand il s'agissait de trouver un petit boulot pour payer mes études. Nos parents ne nous ont jamais vraiment parlé arabe, même si à force de les entendre, on le comprend, ni emmenés à la mosquée. Mon père n'est retourné au pays qu'une huitaine de fois depuis qu'il a immigré en France. Huit fois! En trente ans! L'argent servait à nous y envoyer nous, mes frères et moi, et surtout à faire de nous des petits Français ici. Quand on allait en vacances chez Mi Lalla, notre grand-mère, on baragouinait un peu le marocain parce qu'elle ne parle presque pas le français, à part les chiffres. Mais presque pas, c'est déjà un peu, et là-bas les grands-mères font davantage la cuisine que la conversation, alors je peux prononcer tous les plats marocains en arabe sans accent et Mi Lalla compte parfaitement jusqu'à cent en français.

Bien entendu, j'ai appris le pays de mes parents dans les livres. Je connais tout de son histoire, sa géographie, ses spécificités; le Protectorat, l'Indépendance, Mohammed V, Hassan II, Mohammed VI, jusqu'à mon sujet d'agrég qui portait sur la transition énergétique au Maroc. Tout ce qu'on

peut trouver dans une bibliothèque, je l'ai lu. Mais la vie de ma famille avant la France, je ne la connais qu'au travers d'anecdotes et de souvenirs de seconde main, un peu comme une veste d'occasion dont la coupe m'irait tant bien que mal, mais dont la couleur aurait fané.

À dix-neuf ans j'ai lu le Coran. En français. Je ne sais pas pourquoi. Pour le lire. Pour voir si j'étais vraiment aussi différent des autres qu'on se tuait à me le répéter. Ali, lui, castagnait ceux qui le traitaient d'Arabe. Mon père disait qu'on ne casse pas la gueule aux ignorants, que la vie s'en chargerait un jour, et qu'il n'y avait pas de honte à être arabe, au contraire. On a donné plein de mots aux Gaulois : les abricots, les artichauts, les aubergines. Toujours la bouffe. Les Marocains sont bien comme les Français pour ça. Pourtant il ne nous a jamais raconté nos racines. Ma mère et lui espéraient sans doute que nous deviendrions des Français modèles, que nous prendrions moins de coups qu'eux. Eux, qui étaient arrivés de là-bas.

La seule chose à laquelle ils restaient attachés, c'était l'Aïd-el-Kebir. On le célébrait avec des voisins, car un agneau entier coûtait trop cher pour ce que gagnait mon père. Ces voisins, devenus peu à peu des amis, mes parents ne les auraient sans doute jamais fréquentés s'ils les avaient connus à Casa, mais du mal du pays germe souvent des amitiés insoupçonnées et au bout de quelques années, c'était comme la famille. Un soir par an, ils revivaient tous ensemble leur Maroc dans la joie et se quittaient en se persuadant les uns les autres qu'ils en avaient de la chance, de vivre en France. À nous, les gosses, l'Aïd paraissait bien sanglant par rapport

aux fêtes françaises ; celles que Sainte Laïcité a transformées en desserts — la galette des Rois, les crêpes de la Chandeleur, les œufs de Pâques, la bûche de Noël. Avec un régime pareil, comment aurions-nous pu nous sentir marocains ? La gourmandise est le plus grand des baptiseurs.

Ça faisait sourire mon père quand je parlais comme ça, et il dodelinait de la tête sans rien dire. Un jour je lui avais demandé pourquoi il ne prenait pas le temps de nous transmettre son Maroc ; nous qui sommes arabes ici et français là-bas. Pourquoi ne jamais nous avoir emmenés à la mosquée par exemple ? *Tu nous reproches de vous avoir élevés moderne ? Va à la mosquée ! Prends ton tapis et fais ta prière si tu veux, mais Dieu il est là, dans ton cœur, mon fils.* Et il se servait une bière dans le frigo. *Un jour tu comprendras. Être un homme, c'est autre chose,* lançait-il depuis la cuisine. Autre chose qu'il n'a jamais partagée, autre chose que ce que tout le monde croit, autre chose que sans doute seul mon père comprenait, mais il n'a jamais pris la peine de nous y initier, jamais pris la peine de nous le faire aimer. *L'a pas les mots,* disait ma mère, *un mécanicien c'est comme ça, Marwan, ça a pas les mots.*

Hier soir il est rentré du garage, tard comme d'habitude. Il s'est plaint de douleurs dans la poitrine. Il a dit à ma mère que son cœur était comme pris dans un étau. Elle lui a demandé s'il avait soulevé quelque chose de lourd, Amine pourrait l'aider, *l'est quand même là pour ça.* Il a haussé les épaules en disant que c'était rien, qu'il avait juste besoin de repos. Il a fait le thé à la menthe pour eux deux, puis est allé se coucher dans la petite chambre pour ne pas la réveiller s'il

était malade pendant la nuit. Sans dîner? Mais elle a préparé le tajine, elle peut le passer au micro-ondes s'il veut. C'est pour ça qu'elle m'a appelé.

— Parce qu'en trente ans de mariage, Marwan, ton père, l'a jamais refusé mon tajine aux olives.

— Et Foued?

— Foued ton frère non plus. Tout le monde il aime mon tajine aux olives!

— Non, Foued n'est pas là?

— L'est chez Samira ce soir.

Je lui ai dit que j'étais fatigué. En réalité je n'avais pas envie d'épiloguer toute la soirée sur ma rupture avec Capucine.

— Fatigué des vacances, alors que ton père l'est mourant?

— Il n'est pas mourant Maman. Prenez rendez-vous avec le Docteur Delorme demain matin, il a dû se froisser un muscle. J'enverrai un SMS à Amine pour lui demander de faire attention à Papa au garage et de ne pas le laisser porter trop de choses lourdes.

J'ai éteint mon téléphone et je suis allé me coucher. Je ne voulais plus de coups de fil, plus de messages, plus de problèmes. Plus de famille.

Quand je l'ai rallumé, tôt ce matin, il s'est mis à vibrer dans tous les sens. Puis j'ai reçu trois SMS de Foued.

Papa est mort

Cette nuit

Viens!

Il avait cinquante-quatre ans.